

Livres

Numéro 812, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95331ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2021). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (812), 45–48.

On se perd toujours par accident

LEANNE BETASAMOSAKE SIMPSON
Montréal, Mémoire d'Encrier, 2020,
152 p.

Les contes, les nouvelles, les poèmes et les chansons rassemblés dans ce magnifique recueil constituent une sorte de récit au plus près de l'expérience quotidienne de l'autrice, de la culture *nishnaabe* et, plus largement, de celles des Premiers peuples du Canada. Ils explorent avec une grande sensibilité les émotions qu'engendre la perte découlant de la domination coloniale. C'est l'amour pour les siens et sa culture, autant que sa volonté de se réapproprier la richesse de ses repères culturels, qui permettent à l'autrice de surmonter le dénigrement et la dévalorisation de soi induits par le colonialisme.

Les textes de ce livre agissent comme des repères poético-politiques pour se réapproprier sa dignité. Ils s'inscrivent dans le sillage de nombreuses voix autochtones décoloniales à l'œuvre dans le champ littéraire, artistique et scientifique, qui cherchent à sortir de la marginalité des formes de vie longtemps dépréciées, altérées, ignorées, expropriées. En donnant voix aux puissances créatrices que renferme la cosmogonie *nishnaabe*, en les mettant en valeur, l'œuvre de Leanne Betasamosake Simpson participe d'une forme de reconquête et de renaissance culturelles.

Sa prose poétique s'apparente à une pédagogie de recouvrement de la mémoire de la Terre et à une stratégie pour contrer une souffrance et une violence que ni le droit, ni aucune forme de compensation juridique ne peuvent « réparer ». Au fil du récit polyphonique, souvent très intime, et de sa musique interne, le lecteur est progressivement plongé dans une culture et un univers symbolique d'une très grande richesse, y découvrant une relation sensible au monde et une cosmovision à même d'induire une relation différente entre les objets, la nature et les humains.

Ses nouvelles, écrites avec une plume qui suscite l'émerveillement, bousculent

nombre de nos préjugés fortement intériorisés. Faisant écho à l'actualité, elles se donnent à lire comme autant d'actes de résistance dont sont capables des personnes appartenant à des communautés qui ont fait l'expérience de violences exterminatrices. L'humour qui s'en dégage est une façon de conjurer ces violences mais aussi de refuser la résignation et le fatalisme, une manière de nourrir les forces vitales et les passions joyeuses.



Les textes, parus à l'origine en anglais et non en langue autochtone, ne sont pas écrits pour plaire aux Blancs, mais de façon à ce qu'ils résonnent avant tout chez les Autochtones. On ressent à la lecture une volonté décoloniale de mettre de l'avant le ton et les pratiques narratives qui sont propres à ces peuples. L'autrice s'efforce ainsi d'écrire comme si elle parlait à ses semblables, pour que ceux et celles qui la lisent accèdent à leur histoire à travers sa voix. Son travail est celui d'une personne qui sait qu'elle ne fait pas partie d'une culture de l'écriture et qui est consciente que cette dernière engendre une autre manière de découper et de penser le monde (ce que l'anthropologue Jack Goody nomme « la raison graphique »).

Par ailleurs, c'est la beauté du monde et les vies précieuses autochtones qu'elle tient à mettre en récit. Paradoxalement, à travers l'expérience de la disparition, de l'invivable et l'exposition de pans abîmés

d'humanité s'affirment sa joie de vivre et ses rires à la gueule du monstre génocidaire. Elle rend ainsi palpable une force inouïe qui la porte, en dépit d'une grande fragilité qu'elle nous donne en même temps à ressentir.

Au bout du compte, ce sont les catégorisations et les certitudes concernant les Premiers peuples, véhiculées par le discours dominant et auxquelles nous adhérons trop souvent béatement, qui se trouvent remises en question. Une expérience à la portée libératrice, car s'il est vrai que l'on se trouve touché, parfois même heurté ou bousculé par une telle démarche, une nouvelle boussole s'offre à nous, pourvu que l'on se laisse conduire sur les sentiers du territoire poétique et onirique de Leanne Betasamosake Simpson, acceptant à notre tour de nous laisser déplacer.

Mouloud Idir

Le promoteur, la banque et le rentier. Fondements et évolution du logement capitaliste

LOUIS GAUDREAU
Montréal, Lux Éditeur, 2020, 448 p.

Cet ouvrage arrive à point nommé. Alors qu'une nouvelle crise du logement sévit à Montréal depuis quelques années, il est urgent d'en comprendre les causes profondes. Louis Gaudreau, sociologue de formation et professeur à l'École de travail social de l'UQAM, effectue ici une analyse complète du système québécois et canadien de l'habitation, guidée par une lecture fine de Marx, de David Harvey et de Christian Topalov, ce dernier signant d'ailleurs l'excellente préface. Son essai plonge ainsi tout autant dans les origines de la propriété foncière au Moyen-Âge européen que dans la crise des *subprimes* de 2008, le tout suivant une trame chronologique.

Tout au long de son analyse, l'auteur suit essentiellement la circulation du capital dans le marché de l'habitation en reprenant les trois étapes identifiées par

Marx – le financement, la production et la consommation – qu’il expose dès le premier chapitre. Le deuxième chapitre ajoute à ce cadre initial un compte-rendu des transformations du droit de propriété durant la Révolution industrielle, qui se répercutent jusqu’à aujourd’hui. Par la suite, Gaudreau nous accompagne dans un récit détaillé de la naissance des banlieues-dortoirs, en s’attardant notamment au rôle de l’État et des promoteurs privés qui se positionnent généralement en « activistes rentiers » (p. 154) en tentant d’agir sur les conditions de promotion de l’habitat privé par divers moyens (achat de terres, lobbying, corruption). Au chapitre 4, intitulé « De l’autoconstruction à la promotion immobilière. La production capitaliste du logement », l’auteur se fonde sur les résultats d’une enquête qu’il a réalisée avec Marc-André Houle et Gabriel Fauveaud, dans le cadre des travaux du Collectif de recherche et d’action sur l’habitat. Cette enquête a démontré que le développement résidentiel dans le sud-ouest de Montréal repose entre les mains d’une douzaine de promoteurs. Plus encore, les projets développés sont directement axés sur les besoins des actionnaires et des fonds d’investissement pour leur permettre de générer une marge de profit substantielle. Comme l’écrit Gaudreau, « l’entreprise aussi fortement capitalisée affiche très peu d’intérêt pour les projets de petite taille et les immeubles comportant peu de logements, comme les *plex* de deux ou trois étages qui composent depuis longtemps la trame résidentielle des quartiers centraux de Montréal » (p. 296-297). Une analyse très



fine de la spéculation et de la financiarisation de l’immobilier conclut l’ouvrage.

Dans le mode de production capitaliste, force est de constater que ce sont principalement les promoteurs, les banques et les rentiers qui possèdent le pouvoir de façonner le territoire et de déterminer les formes de l’environnement bâti, y compris l’habitat. Ce livre l’explique bien. S’il est assez dense et relativement long, il reste très accessible pour quiconque veut comprendre les soubassements juridiques, économiques, politiques et urbanistiques de l’habitat en contexte nord-américain. Écrit dans une langue limpide, il constitue quasiment un manuel. *Le promoteur, la banque et le rentier* se positionne ainsi comme un incontournable en sociologie du logement québécoise, aux côtés des ouvrages de Marc H. Choko, de Damaris Rose et de Pierre Hamel.

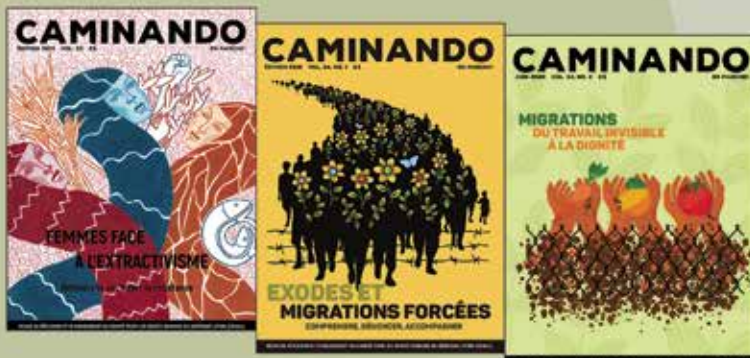
Julien Simard

Le Pacte des catacombes. « Une Église pauvre pour les pauvres »

LUIS MARTÍNEZ SAAVEDRA ET PIERRE SAUVAGE
Paris, Éditions Lessius, 2019, 294 p.

La signature d’un pacte, le 16 décembre 1965, dans les catacombes de l’église Sainte-Domitille de Rome, à l’issue du concile Vatican II, est l’un des préludes méconnus à la théologie de la libération et à l’enchâssement de l’option préférentielle pour les pauvres dans l’enseignement social de l’Église. Braquant les projecteurs sur ce document prophétique, le théologien chilien Luis Martínez Saavedra et le jésuite et historien belge Pierre Sauvage en font une analyse riche, étoffée et passionnante.

L’ouvrage est divisé en trois parties. Signée par Pierre Sauvage, la première fait la genèse du Pacte des catacombes. Peu après avoir convoqué le Concile, le pape Jean XXIII prononce un discours remarqué dans lequel il plaide en faveur d’une Église servante et pauvre, dépouillée des symboles de la puissance et de la richesse. Cet appel trouve un écho favorable auprès d’un certain nombre de pères conciliaires, particulièrement auprès d’évêques sud-américains comme le Brésilien Hélder Câmara et le Chilien Manuel Larraín, bien au fait des réflexions tiers-



REVUE CAMINANDO

Analyses et réflexions sur les luttes sociales et les droits humains en Amérique latine

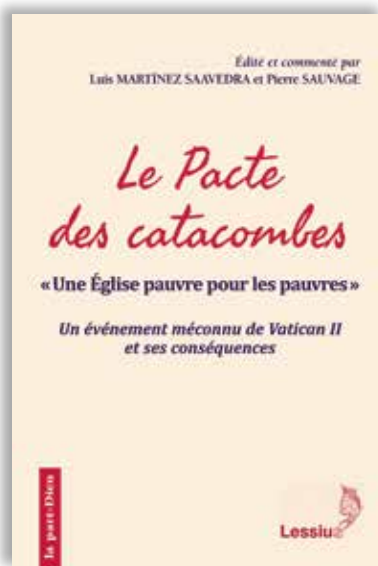
www.caminando.ca

mondistes et décoloniales émergentes sur la pauvreté et le sous-développement du continent. Le Belge Charles-Marie Himmer, le Palestinien Maxime V. Hakim et le Québécois Gérard-Marie Coderre se joignent bientôt à eux, constituant le groupe « Jésus, l'Église et les pauvres ».

Fortement inspirés par le prêtre-ouvrier français Paul Gauthier, les membres de ce groupe tentent sans succès de convaincre le nouveau pape Paul VI et la majorité conciliaire de donner chair à l'appel de Jean XXIII. Ils se réunissent dans les catacombes de Sainte-Domitille pour y signer le fameux pacte dans lequel ils s'engagent solennellement à adopter un mode de vie, un style pastoral et un engagement social incarnant en paroles et en actes l'option préférentielle pour les pauvres. Un an et demi après la clôture du Concile, Paul VI donne suite aux interpellations du groupe, de même qu'aux réflexions novatrices du dominicain Louis-Joseph Lebret sur le sous-développement, en apposant sa signature à l'encyclique *Populorum progressio*, qui fait de la solidarité sociale, de la coopération internationale et de la redistribution de la richesse des piliers de l'enseignement social de l'Église.

Plus courte, mais non moins dense, la deuxième partie du livre, signée par Luis Saavedra, est consacrée aux ancrages bibliques, patristiques et théologiques de l'option préférentielle pour les pauvres. La troisième partie, cosignée par les deux auteurs, traite pour sa part de l'influence durable du Pacte sur les évêques latino-américains. Le rôle de Hélder Câmara a ici été décisif, tout comme celui des conférences épiscopales de Medellín (1968) et de Puebla (1979), qui ont créé les conditions favorables à l'essor de la théologie de la libération dans les années 1970 et 1980. Les auteurs font aussi la démonstration d'une résistance tenace des évêques et des théologiens progressistes face aux censures et purges romaines contre la théologie de la libération, de la conférence de Santo Domingo en 1992 à celle d'Aparecida en 2007, où se signale le jésuite Jorge Bergoglio, archevêque de Buenos Aires et futur pape François. L'apparent renouveau du christianisme

social depuis le début de son pontificat doit ainsi être pensé sous le signe de la continuité plutôt que de la rupture.



Les chrétiennes et chrétiens sociaux ressortiront galvanisés par la lecture de cet ouvrage. L'esprit des historiens du catholicisme québécois fourmillera de questionnements en découvrant les prélats d'ici ayant signé le Pacte des catacombes. Il est assez significatif que l'évêque de Saint-Jean-Longueuil (Gérard-Marie Coderre) et son homologue de Saint-Jérôme (Émilien Frenette) fassent partie des signataires, ces derniers et leurs successeurs (Bernard Hubert et Charles Valois) ayant joué un rôle décisif dans le déploiement d'une pastorale ouvrière et ayant accordé une attention soutenue aux mouvements populaires dans leur diocèse et dans l'Église catholique du Québec.

Frédéric Barriault

Une profonde blessure. Les abus sexuels dans l'Église catholique

JEAN-GUY NADEAU
Montréal, Médiaspaul, 2020, 408 p.

La question des abus sexuels au sein de l'Église catholique n'a pas fini de faire des vagues. J'ai déjà recensé dans *Relations* le livre de Marie-Jo Thiel, *L'Église catholique face aux abus sexuels sur des mineurs* (n° 808, mai-juin 2020), et celui de Frédéric Martel, *Sodoma* (n° 803, juillet-août 2019), touchant les agressions pédophiles. Ce livre de Nadeau se démarque par l'insistance qu'il met sur la souffrance des victimes, constituant en cela un heureux complément aux deux livres susmentionnés.

Jean-Guy Nadeau est un expert en théologie pratique. Professeur honoraire à l'Institut d'études religieuses de l'Université de Montréal, il a consacré sa carrière à la pastorale auprès des personnes en souffrance, notamment dans le milieu de la prostitution. Il s'intéresse aux abus sexuels dans l'Église depuis une bonne dizaine d'années et il a collaboré avec le Centre pour la protection de l'enfance de l'Université grégorienne, à Rome.

Jusqu'ici, la réaction officielle des milieux catholiques, surtout de la hiérarchie, à l'égard des abus sexuels a été de nier les faits ou de dire qu'ils sont rares (ou comparables à d'autres milieux), d'en atténuer la portée, d'invoquer le délai de prescription, de se prétendre victime de salissage, ou encore de demander pardon aux victimes tout en essayant d'abord de prendre soin des malheureux prédateurs... Nadeau rompt avec ces préoccupations cléricales en posant la question : qu'en est-il de la souffrance des victimes ? Dans tous les milieux, dans toutes les sociétés, il y a des abus sexuels sur des personnes fragiles, principalement des enfants. L'auteur s'attarde à montrer combien le caractère sacré des abuseurs – religieux et religieuses, mais surtout des prêtres, dits hommes de Dieu – est particulièrement odieux. Le prêtre abuseur utilise son prestige sacerdotal

(son statut, ses connaissances, mais surtout son pouvoir sacré) pour assujettir et culpabiliser sa victime, la rendre incapable de se défendre.

Nadeau montre l'ambiguïté du discours des papes, surtout celui de Jean-Paul II, qui préférerait ne pas voir, n'écouterait même pas ceux qui pouvaient l'éclairer. Si Benoît XVI a fait face courageusement à la question et est intervenu avec rigueur, sa clé d'interprétation des défaillances de son clergé – le caractère érotique de notre époque – demeure problématique. Quant au pape François, il se montre aussi hésitant à certains moments, probablement à la suite de renseignements biaisés reçus de son entourage.

Le chapitre 2 (« Il a pris mon âme ») est particulièrement beau. Le chapitre 5 (« Faut-il pardonner ? ») est quant à lui novateur et éclairant, car l'obligation est souvent faite aux victimes de pardonner en référant vite à certaines paroles de Jésus. Autre façon subtile de culpabiliser la victime. L'auteur montre bien que la justice doit prévaloir sur le pardon. Justice d'abord, pardon ensuite, s'il y a lieu.



J'ai parfois eu l'impression que l'auteur se défendait quelque peu. On lui a probablement reproché d'aborder un tel sujet. Pourtant, le livre n'est ni agressif ni vindicatif. À plusieurs reprises, Nadeau dit apprécier le leadership des évêques canadiens enfin ouverts à la question. Il en veut surtout à la théologie dans laquelle les prêtres ont été formés, pour

ne pas dire déformés – théologie du corps idéaliste, absence de psychologie, conception sacrée du prêtre comme autre Christ, conception pyramidale de l'Église. C'est sans oublier le cléricalisme, cette valorisation excessive du rôle des clercs aux dépens de celui des laïcs – et qui est finalement la cause principale des abus.

Le livre se conclut sur un ton mi-joyeux, mi-amer : « Néanmoins, nous avançons. Péniblement, pièce par pièce, et toujours trop lentement pour les victimes, nous avançons vers plus de vérité, plus de respect, plus de justice. [...] À cet égard, l'Église a pratiquement rattrapé la société civile de plusieurs pays, et l'a même dépassée pour d'autres. Mais rien de tout cela n'est vraiment acquis [...]. J'espère que la crise, ce temps de révolution, de discernement et de conversion, ne s'éteindra pas » (p. 384).

André Beauchamp

Numéro 197

VIENT DE PARAITRE

On retrouve 24 images à MONTRÉAL ET ENVIRONS
Cinémathèque québécoise /
Librairie Alire Longueuil /
Librairie de Verdun Verdun /
Librairie Drawn & Quaterly /
Librairie du Square rue Saint-Denis
 et Outremont /
Librairie le Port de Tête / Librairie
L'Euguélonne / Librairie Monet /
Librairie Zone Libre
 QUÉBEC ET EN RÉGIONS
Librairie Pantoute Saint-Roch
 et Vieux-Québec /
Librairie Alpha Gaspé /
Librairie En marge Rouyn-Noranda /
Librairie J.A. Boucher Rivière-du-Loup /
Librairie Point de suspension Chicoutimi /
Librairie Les Bouquinistes Chicoutimi /
Librairie Marie-Laura Jonquière /
Librairie Sélect Saint-Georges /
Librairie Tchèque ça! Amqui
 PARIS
Librairie du Cinéma du Panthéon
 15, rue Victor Cousin
Et plusieurs autres
 à travers le Québec et le Canada

Numéro 193

Numéro 194

Numéro 195

Numéro 196

PROFITEZ DE L'OFFRE AUX LECTEURS DE LA REVUE RELATIONS
5 NUMÉROS POUR LE PRIX DE 4
 Contactez : philippegajan@revue24images.com

COMMANDE ET ABONNEMENT EN LIGNE REVUE24IMAGES.COM